

Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XV.

PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 9 NOVEMBRE, 1878.

NO. 2.

LE LOUISIANAIS.
JOURNAL OFFICIEL
—DE LA—
Paroisse St. Jacques.
PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA
Paroisse St. Jacques,
Convent P. O.,
Louisiane.
J. GENTIL,
EDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:
\$5.00 PAR ANNEE.
PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES:
Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion.....\$1.00.
Par carré de chaque publication subséquente..... 75.
Les communications de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.
Nouvelle-Orléans:—A. G. Romain, Tchou-pitoulas St., No. 15.
St. Jacques, St. Jean-Baptiste, Deriville, Assomption et Ascension:—Just Combes, Donaldsonville.
Lafayette, Attakapas:—Edouard E. Monton.
Nouvelle-Orléans:—Vacherie:—Morris Feitel.

CHoses ET AUTRES.

I.
C'est fini, Dieu merci.
Car il faut remercier Dieu en toute chose, bonne ou mauvaise, heureuse ou malheureuse.

Non pas que Dieu lui-même soit pour quelque chose dans nos misères, se plaise à nous tourmenter, et nous accable à sa fantaisie de maux, de fleaux et de désolations.

Dieu n'a ni la foudre ni la colère. Dieu n'est ni cruel ni vengeur. Dieu ne lance point ses fleaux avec des regards sur les femmes, les petits enfants, les innocents et les bons.

Le Dieu des chrétiens, qui est le notre, a une miséricorde infinie comme sa puissance, et sa justice est proportionnée à notre pauvreté, à notre faiblesse et à notre misérable nature humaine.

Ce sont les Dieux antiques, très peu dignes de ce nom, qui furent cruels, vengeurs, méchants, voire même impies.

Ils avaient nos faiblesses, nos petitesse et nos passions. Ils étaient laids.

Nous les avions créés à notre image, de notre limon, avec toutes les imperfections de notre nature et toutes les difformités de notre esprit.

Nature Deorum, natura hominum. Ils valaient très rarement mieux que nous, et beaucoup même pouvaient bien nous faire rougir.

A tel point que lorsque Ajax, le fils d'Ulysse, insulte Jupiter, Neptune et tout l'Olympe, leur lançant des quartiers de roc à la tête et des imprécations au dos, le peuple grec a bonne envie d'applaudir Ajax.

Et ceux qui ne voient dans Erostrate qu'un fou et un criminel, n'ont sans doute point songé que cet Erostrate, en brûlant le temple d'Éphèse, brûlait et anéantissait les mystères d'une Diane menteuse, corrompue et corromptrice.

Mais le christianisme, avec toute la splendeur de l'unité de Dieu et toute la subtilité d'une sagesse absolue, a soufflé sur ces Dieux de terre, de bois et de mensonge, et magnifiquement dit à l'homme son origine, sa nature et ses destinées. C'est donc au Dieu chrétien, qui est le seul, l'unique et le vrai, que nous croyons.

Et nous n'en remercions pas d'autres.

II.
Mais quand les hommes sont affligés, ils le sont par leur faute. Le mal, quel qu'il soit, vient de nous-mêmes. Aucune main mystérieuse et cachée, armée et vengeresse, ne nous menace et ne nous frappe dans l'ombre. Et si nous voulons absolument croire à l'action directe et constante de Dieu dans les œuvres des hommes, il nous semble plus vrai et plus consolant de substituer à un dispensateur de tous les fleaux une Providence de tous les bienfaits.

Mais le mal ne vient pas de Dieu. Mais les fleaux ne sont pas di-vins.
Parler autrement serait blasphémer.
Et les hommes, solidaires dans la vie et dans les temps, ne souffrent, ne sont maudits, ne subissent le

châtiment des misérables, que parce qu'ils ont méconnu ou méprisé la loi.

C'est en transgressant la loi qu'on trouve la souffrance et la douleur. Le mal est l'oubli du devoir. Le mal est surtout l'ignorance. Il s'appelle ténébreux. C'est parce que nous avons désappris, parce que nous n'apprenons pas assez, parce que nous ne profitons point des choses apprises, ou bien encore parce que nous ne possédons pas la connaissance de toutes les choses à connaître, que nous souffrons de tant de façons, que nous versons tant de larmes et que nous mourons de tant de fleaux.

Quand nous saurons—et nous devons savoir—nous serons sauvés. La peine sera vaincue et le mal effacé. Ce mal n'est puissant que parce que nous sommes ignorants. C'est le sphinx à deviner, redoutable dans son mystère, mais tremblant et se donnant la mort après avoir été deviné. Il s'évanouit dans la lumière.

Est-ce que plus d'un sphinx—hé, hé, si vous aimez mieux—n'a pas été deviné et vaincu?

Est-ce que la science n'a pas déjà terrassé plus d'un mystère et plus d'un ennemi?

Est-ce que l'humanité d'aujourd'hui, avec son front dans la triple lumière de la philosophie, du christianisme et de la civilisation, ressemble à l'humanité payenne et débile des temps antiques?

Qui donc doute du progrès, et le progrès, qui est un des témoins de Dieu lui-même, n'est-il pas l'adversaire constant du mal, l'ennemi redoutable de la douleur et le générateur de la bien?

Telle est la doctrine vraie. Toute autre ne serait ni philosophique, ni scientifique, et nous l'abandonnons sans regret aux Mahométans du fatalisme oriental.

III.
Ainsi, et Dieu merci, le fléau a disparu.

Combattu par la science encore insuffisante, il a été radicalement tué par le froid.

Mais il n'a point passé sur nous, frappant, faisant la mort, la désolation et le deuil, sans nous laisser plus d'une vérité et plus d'un enseignement.

Comme tout ennemi, il a mis notre courage à l'épreuve, et la lutte engagée contre lui, lutte de trois mois, lutte corps à corps, lutte contre l'invisible, a été vraiment suprême.

Cette lutte suprême, dans laquelle sont tombés des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, les meilleurs peut-être, nous dit d'abord que les hommes de notre siècle et de notre civilisation sont encore de bien grands insensés et des ignorants bien misérables.

Car, d'une science et d'une puissance fort limitées pour la vie et sa conservation, possédant à peine les premières notions d'une hygiène nécessaire, vivant très imparfaitement et très difficilement dans la fausseté de conditions politiques et sociales le plus communément mauvaises, n'ayant, en un mot, que très peu le savoir de la vie contre le pour-voir de la mort, ne les voyez-vous point, pris de folie et de rage, puissants pour le mal et la destruction, dépourvus de leur caractère d'hommes et de chrétiens, de frères et de philosophes, s'armer jusqu'aux dents, se ruer les uns contre les autres. Se poursuivre sur terre et sur mer, se tuer, s'assassiner, se massacrer avec une joie féroce et une volupté de bêtes féroces, ne pas même respecter les femmes, les enfants et les vieillards, et nommer du grand nom de gloire ces meurtres, ces carnages, ces incendies, ces guerres et ces monstrueuses et criminelles profanations?

Il est vrai—à rayer de ces choses humaines et mépris des choses divines—que nous menons avec nous, dans ces expéditions du crime glorieux, le médecin qui guérit et le prêtre qui bénit!

VI.
Et pourquoi ces guerres?

Pour un morceau de terre, un ruisseau, et souvent moins.

Les guerres dites de religion, mais religieuses entre toutes et particulièrement horribles, ont à leur crédit, à travers les générations et les temps, des millions et des millions de victimes. Et c'est pour un mot, pour une syllabe ou pour un signe, nous le savons, que les bûchers se sont allumés et que les égorgements ont eu lieu.

Est-ce fini?

Qui oserait déclarer ce fléau disparu?

En allant au fond des choses, en remontant aux causes intimes et premières, est-ce que nos guerres modernes, en apparence politiques ou sociales, n'auraient point un principe religieux pour point de départ; et ne savons-nous pas que les races se haï-

sent encore plus pour leurs croyances et leurs Dieux que pour leurs origines et leur histoire?

Au reste, l'histoire des races a toujours un caractère dominant, — le caractère religieux, et la philosophie de la tolérance et de la liberté de conscience n'en a pas tant amélioré ou diminué le fanatisme. Quand nos drapeaux n'ont pas d'embellies religieuses, nous les faisons bénir. Victorieux, ils pavent nos églises et nos temples. C'est en leur honneur qu'on chante le *Te Deum* des actions de grâces et de l'orgueil national.

Où, si l'inimitié est encore grande parmi les hommes, et s'ils s'engorgent si volontiers et si facilement, ce n'est pas absolument parce qu'ils parlent une langue différente, mais bien plutôt parce qu'ils ont des Dieux différents. La langue constitue sans doute une supériorité, et vous n'entendez point vous incliner trop bas devant celles d'autres; mais la supériorité de vos antres est incontestable, certaine et absolue. Vous n'admettez point discussion et raillez à ce sujet. Il faut que l'on croie ainsi que vous, et que l'on s'agenouille comme vous. La force, au besoin, nous prouvera la vérité de notre absolu. Mais un Turc, pour un Russe, ne saurait être autre chose qu'un chien vil, puisque le Russe lui-même, pour le Turc et le Musulman, est tout simplement un chien immonde.

Pauvres chiens!
Vous valez souvent mieux que les hommes.

V.
Mais le fléau, celui de la fièvre jaune, n'aura point, nous le répétons, impunément passé sur nous et décimé nos rangs.

Il aura contenu des leçons profitables et des enseignements profonds. Il a mis au jour des vertus éclatantes et prouvé que l'espèce humaine n'est plus un vil troupeau sans foi, sans loi, sans cœur, sans solidarité, sans bien, et qui marche obscurement vers des destinées misérables et honteuses.

L'humanité, à cette douleur et longue épreuve, s'est élevée d'une façon admirable.

Nous savons le dévouement du médecin, du prêtre, de l'infirmer, du frère, du catholique, du protestant, du juif, de l'homme, de la femme et de tous.

Qui n'a point donné, et le pauvre lui-même a-t-il refusé ses soins et son obole?

Que sont également devenues les distinctions de noms, de races, de castes, de langues, de sectes et d'origines devant celui qui frappait brutalement et indistinctement?

Le Nord, hier fédéral, s'est-il, devant l'Union du Sud, souvenu que le Sud avait été confédéré, et que la Louisiane et le Mississippi avaient combattu pendant trois ans pour une cause malheureuse et perdue?

En vérité, après cette épreuve et cette leçon, au nom des victimes de la guerre et des victimes de l'épée, parce que l'humanité et la charité se sont retrouvées devant la mort et au seuil des choses suprêmes, il est bon que notre foi soit désormais tout entière à l'Union, à la Constitution, aux principes qui en sont l'âme et l'esprit, à la liberté de conscience, à la tolérance, à la séparation irrévocable des Églises et de l'État, c'est-à-dire aux institutions démocratiques et républicaines qui peuvent seules nous assurer des destinées heureuses et un avenir de souverain grandeur.

En suivant une autre voie, celle de la haine, de la division et de la guerre, où irions-nous?

VI.
Évitons aussi les guerres sociales.

Si nous avons eu du dévouement et de la charité à l'heure des désolations et du fléau, si nous nous sommes penchés les uns sur les autres pour nous secourir mutuellement, et si nous avons ainsi rendu hommage à la grande et généreuse loi de la solidarité humaine et chrétienne, est-ce pour méconnaître qu'il y a des malheureux, des affligés et des malades de différentes natures?

Le caste est inconnue chez nous, sans doute, et les classes, encore abordables dans leurs supériorité par ceux qui ont le cœur, le courage et le travail, ne furent point aristocratiquement contre le principe d'égalité, puisque la cité est largement ouverte à toutes les intelligences, à toutes les capacités et à tous les droits; mais il serait inopportun de nier certaines misères, de se refuser à certaines souffrances, et de ne point aborder le problème moderne et général du capital et du travail.

Car le prolétariat, inconnu hier ou disparaissant dans l'esclavage d'une race, monte aujourd'hui et grandit d'une manière redoutable. Si la guerre a détruit une aristocratie, celle du Sud, elle a créé une autre, celle du Nord. Les enrichis de

la guerre et les créanciers de l'État sont une classe dangereuse. Les politiciens ont attiré à eux et comme monopolisé la fortune publique. Et le monopole, par capital, par compagnie, par privilèges et par privilèges, développe le paupérisme, produit le prolétariat et fait au travail une part misérable et un rôle révolutionnaire.

L'agitation est commencée. Nous l'avons vue au jour des grèves et des soulèvements sociaux. Méfions-nous. Quand le travail n'a pas un salaire suffisant, quand le travailleur manque du pain, du toit et du respect, et que sa famille souffre dans sa dignité et son honneur, il y a péril dans la république, danger pour la paix et menace à la société.

Et croyons bien que les guerres politiques ne sont rien à côté des guerres sociales.

Mais la science économique peut et doit les prévenir.

VII.
En vérité, nous montons dans une foi supérieure, et c'est vers un dogme d'unité de solidarité et de christianisme que le monde s'élève aujourd'hui.

Que Dieu soit béni!
Et que la science, elle aussi, soit béni!

Car la science, consentie par Dieu lui-même, non hostile à Dieu et réprouvée par lui, a aidé et aide au rapprochement des hommes, des nations et des peuples. Elle contient une magnifique pensée de fraternité et d'échange. Elle efface les préjugés de toute sorte et emporte les erreurs de tout nom. Sous ses pas, qui sont pacifiques et bienveillants, qui ne connaissent ni races, ni sectes, ni frontières, les montagnes s'abaissent, les vallées se combient, et l'Océan dompté devient un serviteur. C'est elle qui soumet les éléments, les utilise et en fait un hommage à la vie, à la liberté et à la civilisation. Elle est pleine de sympathies, de tendresses et de bénédictions vraiment chrétiennes. Car elle combat le mal sous toutes ses formes. Et vous savez bien qu'elle a trouvé l'homme primitif nu, qu'elle l'a armé d'une responsabilité et d'une conscience, qu'elle lui a procuré les instruments du travail et de la vie, qu'elle l'a développé dans toute la magnificence de ses aptitudes et de ses facultés, qu'elle a, chaque jour, à chaque heure, depuis le berceau de la souffrance et de l'impuissance jusqu'à la majorité du dix-neuvième siècle, cherché, trouvé, donné, relevé, affermi, grandi et sauvé. Nous lui devons presque tout, tout même. Elle a été héroïque dans tous ses fidèles et ses apôtres. Et nous savons qu'elle embrasse tout, que rien ne lui est étranger, et que sa conclusion définitive est la lumière et le bonheur des hommes. C'est pour ce but généreux et glorieux qu'elle lutte, combat, pénètre le secret, découvre le mystère, franchit les Océans, perfore les montagnes, rapproche les distances, prend possession de l'espace et fait de l'homme, cet embryon des premiers temps et cet aveugle des premières heures, le véritable agent ou contre-maître de Dieu.

La science est une libératrice — première.

VIII.
Les anciens, pas aussi absurdes que nous le croyons, avaient fait de Triptolème un Dieu.

Est-ce parce que Triptolème était roi d'Éleusis et avait donné l'hospitalité à Ceres?

Où et non.

Non, car un roi est généralement le contraire d'un Dieu, et les bons rois sont ordinairement fort rares.

Où, car donner l'hospitalité à Ceres, c'était enseigner l'agriculture aux hommes, et l'agriculture est l'art divin et la mère nourricière des hommes.

Et la légende dit que le roi Triptolème, lami de Ceres et le protecteur de l'agriculture, que quelques uns ont fait le compagnon de l'Osiris égyptien, inventa la charrue.

C'est que la charrue ne fut pas une invention sans importance pour l'homme, pour son bien-être et pour ses destinées. C'est un outil de force et de production, en nous affranchissant de la motte de nos poignes, en doublant et triplant la moisson, fut un instrument à bénir. Demandez aux laborateurs. Et celui qui fit la première charrue, y attacha le bœuf, creusa le sillon, sema le blé et moissonna à lui seul plus que dix autres ensemble, mérite assurément notre reconnaissance. Forger la charrue vaut mieux que forger l'épée, et ce ne sont pas les destructeurs qui sont les bienfaiteurs de l'humanité.

Mais n'est-ce point la science, la science seule, qui multiplie les produits du travail et diminue dans la même proportion les fatigues et les peines du travailleur? Et cette science, s'appliquant à tout, utilisant toutes les forces et tous les

éléments, associée et complice du progrès ininterrompu, ne fait-elle point la liberté, la richesse et la grandeur des nations?

Mais si une simple charme, à son jour et pour les jours à venir, fut une bénédiction divine et deifica son inventeur, nous faut-il rester insensibles et muets, sans étonnement et sans reconnaissance, devant les grandes, magnifiques et généreuses inventions ou découvertes des temps modernes?

Et si le navire à vapeur, de par Papin et Fulton, traverse audacieusement l'Océan en huit jours, nous convient-il bien de haïsser les épaules ou de l'adorer de l'admiration que pour les Antioches de la Tebalde?

IX.
Car ce navire à vapeur a singulièrement rapproché les distances. Grâce à lui, l'Europe et l'Amérique se touchent, se connaissent et vivent l'une par l'autre. Si vous avez ce que nous n'avons pas, et si nous possédons ce que vous ne possédez point, l'échange se fait sans peine et les rapports sont aussi constants que nécessaires.

Et ces échanges ne sont pas seulement ceux du pain, du vin, du coton, du produit et de la manufacture, mais encore ceux de la pensée, du livre, du cœur et de la lumière. L'unité chargée de plus en plus ses limites dans une vérité qui grandit, dans une justice qui s'élève et dans une fraternité qui pacifie. La solidarité a cessé d'être un vain mot. Si nous sommes moins vains d'être Anglais ou Américains, nous sommes plus fiers d'être des hommes. Ce n'est plus au niveau des nationalités et des préjugés antiques que se mesurent les nations et les peuples.

Mais à l'heure présente, avec les découvertes et les inventions de la science, quand la vapeur passe et que l'électricité frissonne dans l'air, on peut bien dire que l'Europe et l'Amérique sont face à face, se tiennent les mains, se regardent, se parlent et s'embrassent. Elles se répondent en une minute. Paris voit Washington et Washington voit Paris. Nous sommes tous porte à porte. J'entre chez vous, et vous entrez chez moi. Pourquoi parlons-nous encore des langues différentes, et ne serait-il pas bon que nous eussions tous les mêmes poids, les mêmes mesures, la même justice et la même liberté?

Mais si vous dites que nous sommes étrangers, quand nous mangeons à la même table, buvons le même vin et communions dans la même communion et la même civilisation chrétienne, vous dites assurément une très grosse vilénie.

Nous ne sommes point des étrangers les uns pour les autres.

X.
Des étrangers les uns pour les autres!

En vérité, non.

Le christianisme est tout entier dans ces mots, qui sont divins: "Aimez-vous les uns les autres."

Et la morale entière est là.

Vous ne la trouverez point dans la haine, l'inimitié et la guerre.

Elle est la bonté, la charité et la solidarité. Elle est la grande pitié pour toute misère, la protection pour toute faiblesse, la justice et la miséricorde pour toute créature. Elle relève, console et sauve. C'est un nom du cœur qu'elle parle et dit: *Miseris succurre disco*. Le Christ, parmi les hommes, en fut l'admirable type, et tant qu'il y aura des hommes sur la terre, tant que ces hommes auront un cœur, une mémoire et la reconnaissance, le Christ sera le sublime vengeur des générations et des temps.

Des étrangers!

Mais notre globe est une boule ordinaire, nous en faisons le tour en soixante-dix jours, et nous ne vivons que plus de vingt-quatre heures sur cette petite planète. Une fois morts, et nous savons que la mort est embusquée à chaque pas et ne nous manque point, il nous faut six pieds de terre pour ensevelir notre grandeur ou notre petitesse. Nous devenons vite des vers et de la poussière. Oh nous foule aux pieds, et nous ne protestons même pas. En vérité, que sommes-nous, que vaut notre orgueil, et qui donc, ici bas, de par la loi commune, même avec les enterrements de première classe et les services splendides, est plus que l'autre?

Des étrangers!

Nous ne le sommes ni par la naissance, ni par la vie, ni par la mort, et nous ne connaissons aucun homme ayant deux visages, trois bras ou les quatre pattes de l'animal. Nous possédons les mêmes infirmités humaines. Et c'est pour ce la, devant l'univers commun et le fardeau commun, ayant la même route à suivre et le même but à atteindre, en somme, plus misérables que glorieux, car la gloire est une déception et une chimère, que nous nous devons aide, protection, concours, bienveillance et charité.

Et la vertu n'est point ailleurs.

XI.
L'Europe, notre voisine, notre mère aussi, puisque nous venons d'elle et que le sang de nos veines est le sang de ses veines, nous a donc fraternellement entendus et répondu un jour de la calamité.

Elle ne s'est pas demandé qui nous étions, mais pourquoi nous souffrions. Il lui suffisait que nous fussions malheureux, et le malheur, plus encore que le bonheur, rapproche les hommes. Les fleaux aveugles ont cela de particulier, dans leur ombre maudite et leur désolation, d'éveiller la grande et universelle sympathie des cœurs. On sent instinctivement, avec un effroi mêlé de commisération, qu'on peut être frappé soi-même, et même qu'on est frappé.

Car, nous ne saurions trop le répéter, n'ayant du reste rien de mieux à dire, nous souffrons dans ceux qui souffrent, et nous nous réjouissons dans ceux qui se réjoignent. La calamité n'est jamais personnelle, et la prospérité des uns repaît sur les autres. Cela est absolument vrai pour la famille, pour la cité, pour la patrie et pour l'humanité. L'humanité, au demeurant, n'est qu'une grande et même famille. Frappée et blessée dans un de ses membres, même dans le membre le plus infime, elle en porte la peine à son cœur et le soucie à son front. Croyez aussi que ce membre infime, qu'on aurait mille fois tort de ne pas plaindre et de ne point respecter, est une part nécessaire et indispensable au tout. Sa suppression serait une douleur générale d'abord, une infirmité ensuite. Et si l'humanité a en souvent des heures obscures entre toutes, des désespérances et des défallances, c'est qu'on avait blessé la main qui portait la lumière, et que cette lumière, par exemple, était tombée des mains de la France et n'éclairait plus une foi supérieure et une conscience anprême.

Mais la lumière a reparu, et c'est aux sommets que la conscience de la France rayonne.

XII.
Or, pendant le fléau, un lendemain du fléau, quand tant de preuves de dévouements anonymes ont été données partout et presque par tons, sur cette terre de liberté devenue un instant la terre des morts, que nous venent donc et que peuvent nous vouloir les *Red Warriors* ou les *Guerriers rouges* de la Sauvagerie ou de la Barbarie?

Où-ils sucent le lait de mères indiennes, appris à scalper à dix ans et trempé leurs flèches dans des poisons subtils!

Quelle civilisation représentent-ils et sont-ils de ce siècle?

Savent-ils lire, écrire et penser? Que nous apportent-ils de nouveau avec leur peinture rouge, leurs plumes sauvages, leur américanisme prétendu et leur *nativisme* de fraîche date?

Et sont-ils bien véritablement des fils de *scops* et des chefs de *wigwams*? Ne vendent-ils point de la monture et des épées dans telle rue? Plusieurs d'entre eux, tout dernièrement, moins bien acclamés que les Indiens du savant docteur Deléry, n'ont-ils pas en la fièvre jaune et reçu les soins des vieilles infirmières de Saint-Dominique?

En tout cas, le moment ne conviendrait guère pour un carnaval, et, devant le malheur, le deuil et la solennité de la mort, il fallait soigneusement cacher certaines passions et voler certaines baïnes.

Quand la Louisiane agonise, quand sa capitale est autant une ruine qu'un cimetière, quand notre peuple est plus près de la décomposition que de la reconstitution, quand nous avons tant besoin des capitaines qui se nomment idées, intelligences, argent, et bras, quels sont donc les fous et les égarés qui viennent nous vanter les vertus du *nativisme* et les merveilles de la proscription?

Et-ce sérieux?

Ces gens-là sont-ils de ce siècle, de ce pays, de cette civilisation, de cette république, de cette démocratie, et du majestueux avenir qui s'ouvre et s'éclaire pour toutes les races humaines et toutes les nations de la terre?

Est-ce qu'ils espèrent, avec leurs petites mains pleines de colères, de préjugés et de sottises, arrêter la marche souveraine du progrès, mettre la vérité en prison, voire même éteindre le soleil qui luit pour tous dans la magnificence des cieux et dans l'éternité des mondes?

Allons donc!

La marche du progrès est irrésistible. Aucun obstacle n'a de puissance contre elle. Il n'est au pouvoir de personne de s'opposer à ce que Dieu veut. Et Dieu, l'auteur et le créateur des mondes, le père des hommes et des générations, veut que l'humanité grandisse sans cesse, s'enrichisse de plus en plus et réalise sur la terre des destinées de vérité, de justice et de grandeur.